

ATOUTS ET APORIES DU POSTCOLONIAL : À PROPOS DES PASSES ET IMPASSES TERMINOLOGIQUES D'UNE THÉORIE ET DES LITTÉRATURES ÉPONYMES

Yves-Abel FEZE

Université de Dschang, Cameroun

y.feze@yahoo.com

Résumé : En tant que discours multidisciplinaire de sciences humaines étudiant les productions culturelles affectées par le processus de l'empire depuis la colonisation, les « Postcolonial Studies » se posent en paradigme explicatif des sociétés postcoloniales, et donc, entre autres, africaines. On voit donc que ce qui fait question ici est de savoir comment cette théorie permet de rendre compte du passé et du présent de l'Afrique et de ses productions culturelles. Et les « Postcolonial Studies » le font assurément à partir d'un théorème ternaire, à savoir que la domination coloniale a bouleversé l'épistémè des sociétés colonisées, qu'elle a favorisé un logocentrisme occidental qu'il va s'agir de déconstruire et qu'elle fait partie intégrante du présent des sociétés occidentales. De là, les nombreux atouts des « Postcolonial Studies » dont les moindres sont, sans doute, l'intérêt accordé au fait colonial, à l'expérience féminine et aux homosexualités dans les sociétés postcoloniales. Dès lors, cette étude n'entend rien faire d'autre que de souligner l'apport des études postcoloniales aux sciences sociales tout en relevant l'impasse terminologique et le flou géographique sur lesquelles elles achoppent. Peut-être comprendra-t-on alors, au terme de ce propos que, si paradoxalement, quelque chose fait retour dans l'emploi et l'application du postcolonial, ce sont bien ses « Passes et impasses ». (Gyssels, 2010).

Mots-clés : Aporie, apport études postcoloniales, impasse, littératures postcoloniales

ASSETS AND APORIA OF THE POSTCOLONIAL : ABOUT THE TERMINOLOGICAL PASSES AND IMPASSES OF AN EPONYMOUS THEORY AND LITERATURES

Abstract: As a multidisciplinary discourse of human sciences studying the cultural productions affected by the process of empire since colonization, "Postcolonial Studies" pose as an explanatory paradigm of postcolonial societies, and therefore, among others, African. So we see that what is at issue here is how this theory makes it possible to account for the past and present of Africa and its cultural productions? And "Postcolonial Studies" certainly do so on the basis of a ternary theorem, namely that colonial domination has upset the episteme of colonized societies, that it has favored a Western logocentrism that will have to be deconstructed and that it is an integral part of the present of Western societies. Hence the many assets of "Postcolonial Studies", the least of which are, no doubt, the interest given to the colonial fact, the feminine experience and homosexualities in postcolonial societies. Therefore, this study intends to do nothing more than highlight the contribution of postcolonial studies to the social sciences while noting the terminological impasse and geographical vagueness on which they fail. Perhaps we will then understand, at the end of this statement, that, if paradoxically, something is returning to the use and application of the postcolonial, it is indeed its "Passes and dead ends" (Gyssels, 2010).

Keywords: Aporia, contribution postcolonial studies, impasse, postcolonial literatures

Introduction

Les études postcoloniales font désormais partie de notre présent et de notre domaine critique avec leurs atouts et leurs paradoxes. Nous devons donc en prendre acte et évaluer leur impact sur les sociétés africaines tout juste sorties de la colonisation. Ainsi, ce qui se donne ici apparaît comme une réflexion en cours sur cela même qu'est caractéristique du postcolonial et qui se situe sur l'axe de la signification, à savoir une contre écriture de la colonisation (Ashcroft et al. 1989) et ce, depuis les indépendances jusqu'aujourd'hui. Smouts dit :

Le « post » ne renvoie pas à une notion de séquence avec un « avant » et un « après ». Il englobe toutes les phases de la colonisation : le temps des empires, le temps des indépendances, la période qui a suivi les indépendances, le temps d'aujourd'hui. Il exprime un « au-delà » qui est à la fois une résistance, une visée et une espérance : résistance aux représentations étouffantes de l'Autre comme semblable mais inférieur [...].

Smouts (2007 : 32-33)

Par quoi, il faut comprendre le postcolonial à la manière de Gilroy (2002), c'est-à-dire que le temps du postcolonial n'est que le temps de la décolonisation ; à supposer qu'elle ait existé (ce qui, en l'occurrence, n'est pas le moindre des paradoxes comme on le verra) et des restes de la colonisation. Le postcolonial, en ce sens, nous donne un moyen de lecture contemporain des sociétés (leurs productions culturelles comprises) prises dans le temps de la colonisation jusqu'à la mondialisation actuelle. Bessière ne dit pas autre chose :

La question que pose finalement toute approche du postcolonial- et c'est parce qu'il y a cette question qu'il y a une stricte continuité d'intérêt pour le postcolonial- est celle de son rapport avec notre propre contemporain, où que ce soit, dans l'Occident développé, dans les pays émergents et anciennement colonisés.

(2012 : 25)

On voit donc que ce qui fait question ici est de savoir ce que veulent les études postcoloniales et comment malgré leur décentrement épistémologique qui s'accompagne de plusieurs paradoxes (un décentrement vers le Sud en se servant de théories venues du Nord tenant, précisément, de lieu d'énonciation) elles permettent de rendre compte du passé et du présent des anciens empires coloniaux- notamment africains- et de leurs littératures. On comprend, dès lors, qu'on parte du postulat selon lequel et ce, de manière paradoxale d'ailleurs, c'est dans sa grande homogénéité qui fait en sorte qu'on ne saurait trouver une « théorie postcoloniale » précise, ni même une stricte définition du mot, que réside aujourd'hui le principal intérêt qu'on peut avoir pour le postcolonial et son impact sur les sociétés africaines. Ainsi, l'objectif de cette étude est de souligner l'apport des études postcoloniales à la compréhension des sociétés éponymes, mais également leurs propres paradoxes, pour, à la fin, évoquer des voies de sortie en l'illustrant par la littérature. On se rappelle, à cet effet, que le postcolonialisme est une dynamique d'abord littéraire si l'on en

juge par le rôle qu'y a joué Saïd (1978). Un tel essai s'autorise de la sociologie de la littérature analysant une possible homologie entre les positions sociales (des penseurs postcolonialistes) et leurs prises de position idéologiques, autant dire leurs postures qui sont des « manières stratégiques d'occuper une « position » dans le champ littéraire » (Meizoz, 2007 :18)

1. Brève histoire d'un concept

Lorsque trois universitaires australiens, professeurs de littérature anglaise, revendiquent la paternité du concept « postcolonial » (Bill Ashcroft et al. 1989), puisqu'il s'agit d'eux), ils démontrent dans leur ouvrage, *The Empire Writes Back*, que c'est une création des études littéraires. Ils soulignent alors que « Ce que les littératures qui ont surgi de tous ces pays ont de commun, au-delà des spécificités régionales, c'est d'avoir émergé de l'expérience coloniale et de s'être affirmées en mettant l'accent avec le pouvoir colonial et en insistant sur leurs différences par rapport au centre impérial. » (Ashcroft et al. 1989 : 4) On voit, par-là, que « postcolonial » désigne d'abord un ensemble de littératures nées de l'expérience coloniale et se retournant contre elle. Toutefois, le terme « postcolonial » par son préfixe « post » s'arrime également à une chronologie définie, celle de la sortie du colonialisme. La signification à donner à ce préfixe a, d'ailleurs, fait couler beaucoup d'encre (Ashcroft, 1996). Remarquons, à ce sujet, qu'avant sa consécration, le terme est utilisé dans un sens historique et politique strictement limité. Hamsa Alavi et John Saul l'emploient dans ce sens en 1972 et 1974 respectivement. Il s'agissait alors pour eux, on l'aura compris, de désigner la période qui suivit immédiatement la colonisation. Mouralis (1984) l'utilise dans le même sens en 1984 quand il parle de « civilisation postcoloniale ». C'est qu'en Anglais britannique, « postcolonial » (avec ou sans trait d'union suivant la langue dans laquelle on se situe) avait le même sens dans les années 1970 qu'en Français. Il visait à distinguer différentes étapes : la colonisation, la décolonisation et la post-colonisation désignant alors tout État ayant eu un passé colonial sans aucune connotation politique ou idéologique. C'est, du reste dans ce sens, que Mbembe (2000 : 34), pourtant philosophe postcolonialiste, utilise le concept « postcolonial » en 2000 : « *En tant qu'époque*, la postcolonie renferme à la vérité des durées multiples faites de discontinuités, de renversements, d'inerties, d'oscillations qui se superposent, s'enchevêtrent et s'enveloppent les unes les autres ». Postcolonial, en ce sens, fait signe à une époque caractérisée par ses excès, sa farce et sa bouffonnerie, en un mot, sa démesure et « qui exulte, pour ainsi dire, dans la fête et l'ivresse inattendues » (Mbembe : 270). On pourrait, au passage, et toutes choses restant égales par ailleurs, se demander si le spectacle des sociétés africaines post-coloniales contemporaines fait injure à un tel constat. On entre, dès lors, dans le temps « des types de rationalité qui, depuis, la fin des colonisations directes, ont été mis en œuvre dans le but de diriger les individus et les multitudes humaines et d'assurer la multiplication des biens et des choses en Afrique subsaharienne » (Mbembe : 41). Il s'agit, alors, dans la logique de Mbembe de ne faire aucune différence d'ordre épistémologique entre les deux époques, coloniale et postcoloniale :

L'on cherchait à définir la différence de propriété, d'identité et de qualité (si différence il y a) entre la coloniale et ce qui suivit. A-t-on véritablement changé d'époque, ou s'agit-il du même théâtre, des mêmes jeux mimétiques, avec des acteurs et des spectateurs différents certes, mais avec les mêmes convulsions et la même injure ? Peut-on vraiment parler de dépassement ?

Mbembe (2000 : 268)

En prenant acte de ce qu'il survit du facteur colonial des manières de voir, des discours et que la domination coloniale se poursuit sur le monde anciennement colonisé sur d'autres modes, que les penseurs postcolonialistes vont concevoir dès 1989 la notion de « postcolonial ». L'absence de trait d'union (aussi bien dans l'orthographe française qu'anglaise) date donc de ce moment et est d'emploi anglais-américain. Elle apparaît, à la vérité, et dans l'acception déconstructionniste, pour la première fois sous la plume de Bhabha. Il estime :

La critique postcoloniale témoigne des forces égales et inégales des représentations qui sont à l'œuvre dans la contestation de l'autorité politique et sociale au sein de l'ordre mondial moderne et des perspectives postcoloniales naissant du témoignage des pays du tiers-monde et des divisions entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud.

Bhabha (2007 : 267)

Le « post » de postcolonial rejoint le « post » de postmoderne pour désigner la contre modernité européenne partant de l'hypothèse que la modernité est européenne et, donc, coloniale. Le préfixe « post » dans l'expression « critique postcoloniale » vise selon Bhabha (2007 : 267) « les discours idéologiques de la modernité ». On voit là se dessiner un projet politique qui est la contestation du discours, voire du sujet européen moderne. Il faut encore lire Achebe (1958) relisant, cette fois-ci Conrad (1899) dans son fameux roman et insidieux à l'endroit des colonisés, *In the Heart of Darkness* (Au cœur des ténèbres) quand l'écrivain nigérian fait déclarer à un jeune administrateur africain aux prises avec son supérieur anglais, un certain Mr Green :

En un éclair, Obi se souvint du Conrad qu'il avait étudié pour son diplôme à l'université... Kurtz avait succombé aux ténèbres. M. Green allait succomber à l'aurore naissante. Mais ils avaient commencé et fini de la même façon : « je dois écrire un roman sur la tragédie des Green de ce siècle-ci pensa Obi satisfait de son analyse.

(Achebe, 1978 : 129)

Un tel propos est, on le voit, postcolonial (c'est-à-dire anticolonial) avant la lettre. L'auteur de *Le Monde s'effondre* fait alors figure d'écrivain postcolonial avant la date. On remarquera, d'ailleurs, que quand il choisit cette expression comme titre de son premier roman dès 1958, il cite le poète irlandais Yeats (1958). En effet, les écrivains postcoloniaux ont très tôt engagé avec les textes impériaux les plus significatifs un dialogue percutant qui va aboutir à une réécriture de ces monuments d'autisme. C'est l'écrivain congolais Sony Labou Tansi qui a l'image belle quand il dit que « l'Histoire (leur) a piqué cinq siècles ». Il

suffit encore de lire Césaire (1968) qui apparaît avec *Une Tempête* comme une réécriture postcoloniale de Shakespeare (1623). Il y a là une auto-réflexion sur la pensée occidentale à laquelle est identifiable la colonisation. Le postcolonial, on le voit, est d'abord d'expression anglaise (ce sur quoi il conviendra de revenir) et c'est entre autres à Moura (1999) et Bancel (2003) que l'on doit son arrivée dans les milieux universitaires français avec ces dernières années une réédition en version française de tous les classiques du postcolonialisme (Bhabha (1994), Lazarus (2006), Saïd (1978) Spivak (1988) etc.).

2. Des atouts

Les principaux mérites du postcolonialisme sont sans aucun doute une déconstruction d'esprit poststructuraliste de l'épistémologie occidentale hégémonique, une revisitation du concept de nation en contexte postcolonial et l'attention portée aux minorités sexuelles ou ethniques.

2.1 *Le postcolonial déconstructionniste*

Le postcolonial s'est très tôt et, dès le départ à la vérité, engagé dans un programme de déconstruction de l'épistémologie occidentale hégémonique et dévalorisante, réifiant les cultures non-occidentales, en se servant comme béquille théorique du poststructuralisme français. La « French theory », dont les auteurs vedettes sont Foucault, Derrida, Deleuze, Lyotard, Baudrillard etc., a inspiré aux études postcoloniales une interprétation de la colonisation comme alliance pernicieuse entre savoir et pouvoir. Par quoi, le propos nodal de la critique postcoloniale, en ces années 1980, est de « déconstruire » le savoir colonial en tant qu'il est d'abord un savoir reposant sur une création discursive de l'Afrique et de l'Orient en tant que tels, c'est-à-dire continents étrangers, voire étranges, à l'Europe. Ainsi, pour Mudimbe :

Le pouvoir colonial fut édifié sur la base de la domination, la reformation de la mentalité des « indigènes » et l'intégration des histoires économiques locales dans la perspective occidentale. Ces projets complémentaires constituent ce qui peut être qualifié de structure colonisatrice, laquelle embrasse l'ensemble des aspects physiques, humains et spirituels de l'expérience colonisatrice.

Mudimbe (1988 :28)

Le savoir colonial est ensuite construit par le langage qui n'est pas seulement un dévoilement du monde, mais également une *construction* d'un certain ordre du monde de sorte que, déconstruire le pouvoir colonial, c'est toujours déjà déconstruire le langage dont il procède. Ce que prétend donc faire le postcolonialisme, c'est de critiquer le discours européocentrique de la modernité et de redonner la parole aux subalternes. C'est cela même qu'illustrent bien Césaire (1955) et Achebe (1958) respectivement, dont on a déjà parlé, et qui apparaissent comme une attaque frontale de l'édifice colonial. Il faut encore relire Kourouma (1968) et Mongo Beti (1974) comme une critique acerbe du temps de la décolonisation devenu celui du néocolonialisme pour comprendre que le postcolonial s'oppose aux formes totalisantes de l'historicisme occidental, y compris le néocolonialisme

(Zabus, 2012). Ce faisant, il revisite le nationalisme qui apparaît aux yeux des tenants des Cultural Studies comme dérivé du cadre intellectuel de l'Ouest dont il est, à plusieurs égards, prisonnier.

2.2 Nationalisme et postcolonialisme

Nombre de chercheurs postcolonialistes empruntent à Anderson (2002) la caractérisation du nationalisme comme forme constitutivement paradoxale. Pour Anderson, en effet, la nation émerge à partir des langues d'imprimerie et des communautés religieuses. Partant de quoi, l'on observe une discontinuité dans les anciennes colonies entre langue d'imprimerie, conscience nationale et État-nation (Anderson, 2002 : 49-57). La nation prend alors l'aspect d'une « communauté imaginaire et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine » (Anderson : 19).

Le nationalisme est, de fait, le produit d'une conscience moderne, séculaire ; il voit l'émergence des nations comme une étape de la marche de l'histoire. En même temps, la communauté imaginée du nationalisme remonte à l'antiquité, l'identité et la crédibilité de la nation reposant sur l'affirmation d'une tradition culturelle ininterrompue. Le nationalisme est donc l'expression paradoxale d'une rupture historique et culturelle qui est contrainte de présenter comme une continuité historique.

Chrisman (2006 : 285)

De plus, la nation apparaît après les premières années de la fougue nationaliste anticoloniale de Fanon et Saïd (1961 et 1994) comme un projet d'asservissement du sujet postcolonial, projet inachevé, essentialiste et absolutiste qui n'a pas réussi à libérer les pays de la post-indépendance du joug impérialiste sur les plans politique, social et économique. On peut, par le fait même, penser que le nationalisme a ainsi fait le lit du néocolonialisme où on a vu des bourgeoisies nationales intégrer une position subordonnée à l'intérieur des structures impérialistes. Or, le postcolonial est un projet de libération du sujet éponyme qui consiste à ôter tout caractère essentialiste et donc contraignant à l'épistémè. Et, en ramenant la nation à l'État, on « totalise » ses frontières et fait de celle-là un projet nativiste et « ethniquement absolutiste » alors même que le postcolonialisme estime que nous sommes dans un monde postnational qui ne vit plus sur les paradigmes de la frontière et de l'identité-racine, mais plutôt du nomadisme qui caractérise le sujet postcolonial. Il faut donc subroger la nation par le concept-néologisme forgé par Appadurai d'« ethnoscape » :

Par ethnoscape, j'entends l'espace changeant d'individus qui constituent le monde dans lequel nous vivons : touristes, immigrés, réfugiés, exilés, travailleurs invités, et autres groupes et individus mouvants constituent un trait caractéristique essentiel du monde et apparaissent comme affectant les politiques des (et entre) les nations à un degré jusqu'ici sans précédent.

Appadurai (1996 : 33)

En ce sens, les récits postcoloniaux de Rushdie (1991), Njami (1989), Lopès (2000 Miano (2008) ou encore Mabanckou (2009) sont l'illustration de ce que la nation n'est plus qu'une narration au sens de Bhabha :

Plus complexe que ce que le terme de communauté ne suggère ; plus symbolique que celui de société ; plus connotatif que celui de pays ; moins patriotique que celui de patrie [...] ; plus mythologique que celui d'idéologie [...] ; plus hybride dans son articulation des différentes classes culturelles et des identifications –genre, race, classe [...]

(Bhabha, 1990 : 292)

On voit bien, à partir de là, comment les études postcoloniales nous offrent un moyen de lecture et de compréhension idoine du concept controversé de « nation » dans les sociétés et les littératures éponymes prises dans le temps de la mondialisation actuelle.

2.3 Faire parler les subalternes

La question de la femme est, de fait, centrale dans le postcolonialisme et son projet de libération du sujet postcolonial. Ainsi, l'apport du féminisme postcolonial aux intérêts du genre est que toutes les interrogations sont désormais de lire le genre dans les mots et le texte. Tout part, à la vérité, de la question que se pose Gayatri Spivak à la suite du suicide mystérieux, parce que dépourvu de communication, de la jeune indienne Bhubaneswari Badhuri en 1926, « Can the Subaltern Speak ? » (1988) (Les subalternes peuvent-elles parler ?) La critique féminine postcoloniale en est ainsi amenée à étudier les discours du genre à partir de la représentation de celui-ci dans le texte, l'Histoire, la politique, la culture. Il s'agirait donc d'analyser la manière dont le genre est amené à parler pour lui-même et de lui-même. La position du sujet, et non plus de l'objet, se voit ainsi construite à l'intérieur du discours et l'« agency » (capacité d'agir du genre) que résume bien Spivak :

« Parler en tant que... » implique de prendre ses distances avec soi-même. Dès que je dois penser à la manière dont je vais parler en tant qu'Indienne, ou en tant que féministe, à la manière dont je vais parler en tant que femme, j'essaie de me généraliser moi-même, de faire de moi-même une représentante, j'essaie de prendre mes distances avec un discours inchoatif. Chacun doit habiter, comme sujet, de nombreuses positions ; chacun n'est pas une seule chose.

Spivak (2006 : 60)

Aussi, faut-il reconnaître au postcolonialisme, et plus précisément aux Subaltern Studies, de faire en sorte que « les sans-droits » parlent pour eux-mêmes » (Spivak: 63) et cette question de représentation de l'autre, la femme naguère réduite au silence, réside dans un « essentialisme stratégique » consistant à lui attribuer de manière définitive des traits particuliers (à la manière des stéréotypes) qui font en sorte qu'en devenant un être *différent* de l'homme colonisé et même de la femme européenne, la subalterne ne puisse plus parler que d'elle-même et pour elle-même. On le voit, on obtient un discours « genré ». C'est, du reste bien cela qui est à l'œuvre dans cette écriture spécifiquement féminine ou voulue telle

de Calixthe Beyala. Ces différents atouts théoriques qui ont longtemps nourri la pensée postcoloniale ne doivent, toutefois, pas obérer ses paradoxes propres qui définissent, par exemple, le postcolonial comme une distance temporelle à l'intérieur de notre contemporain rendant opératoires ses paradoxes quand ce ne sont pas ses contradictions.

3. Apories

Depuis le début, en effet, les études postcoloniales sont caractérisées par un débat remettant en question la notion même en faisant référence à ses échecs ou ses limites. Le questionnement, de la sorte, porte sur ses frontières, son histoire ou sa géographie. Du point de vue de ses débuts, on peut s'interroger valablement sur la paternité du concept qui se voit attribuée à Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin tandis que tous les postcolonialistes reconnaissent en Edward Saïd leur père comme le montre la dédicace de l'ouvrage compilé par N. Lazarus (2006). De plus, il faut dire que le reconnaître ne règle, toutefois, pas complètement la question car la pensée était déjà à l'œuvre chez Memmi (1957), Fanon (1952 et 1961), Césaire (1955), et surtout, Sartre (1948 et 1961). Sans, pour autant, que l'influence de ce dernier ait été reconnue. En outre, les études postcoloniales peuvent souffrir d'une certaine hétérogénéité déjà visible dans le préfixe « post » qui fait signe à une question d'époque, celle de la post-indépendance dans le même temps qu'il désigne une posture anticoloniale. Qu'y a-t-il, finalement de si commun, entre une Spivak (1999) récusant radicalement la « violence épistémique » de l'Occident et un Chakrabarty précisant à propos de la pensée européenne que « c'est un don qui nous a été fait à tous » et qu'on ne peut en parler que dans « un esprit anticolonial de gratitude » (Chakrabarty, 2000 : 255) ? On voit là, affleurer à la pensée, quelques contradictions internes au point où Bayart (2010) a pu parler d'un « carnaval académique ». De la sorte, le mot « postcolonial » s'offre aujourd'hui comme un « fourre-tout », une « sorte de niche de la part de chercheurs en quête d'une part du marché académique » (Bayart, 2010 : 37) tout se passant comme si par sa seule partie préfixale, le post-colonial allait, pouvait, devait tout expliquer. De fait, qu'est ce être « postcolonial » si cela procède d'une race ou d'une langue ? Des écrivains comme Nadine Gordimer ou André Brink, connus pour leur engagement contre l'apartheid et donc si violemment anticolonialistes ne sont-ils pas également postcoloniaux ; au moins dans l'esprit ? Or donc, comme on l'a vu, le postcolonial est d'abord anglais (et donc européen) tout en privilégiant le côté déconstructionniste de cette même pensée européenne. On le voit, cela nous mène à une aporie car des écrivains indiens, par exemple, n'écrivant pas en anglais ou africains écrivant en Swahili ou en Arabe dialectal par esprit anticolonial ne sont plus considérés comme postcoloniaux. Bessière et Symington (2012 : 8) ne disent pas autre chose : « La classification « postcolonial » semble souvent problématique et arbitraire pour des raisons extra-littéraires- de race, de langue ou d'histoire personnelle ». C'est que, finalement, « postcolonial » semble être le fait d'une intelligentsia Outre atlantique originaire de régions anciennement colonisées du monde. On aura remarqué, de ce point de vue, que nombre d'intellectuels d'Outre atlantique (et originaires de régions anciennement colonisées) se couchent avec le postcolonial, se lèvent avec lui, déjeunent avec le postcolonial. Cette prétention d'intellectuels postcoloniaux de la Diaspora à vouloir à tout

prix s'approprier la théorie éponyme finit, à la vérité, à poser question : Faut-il être un sujet postcolonial (indien ou africain par exemple) dans une Université nord-américaine pour penser postcolonial ? Cela poserait alors le problème des implications politiques de la situation sociale et institutionnelle de l'auteur et du chercheur. Dirlík dit, à moitié facétieux, des critiques postcolonialistes que le postcolonial commence « quand les intellectuels du tiers-monde sont arrivés dans le monde occidental » (Bayart, 2010 : 7). Le postcolonial souffrirait à terme d'un risque d'« imposture critique » déjà dénoncée par Mangeon (2012 : 11) : « C'est donc moins par excès militant (la « posture de dénonciation ») que par surenchère académique ou théorique que les théoriciens postcoloniaux s'exposeraient à voir leur posture dégénérer en imposture critique ». On pourrait, à la limite, finir par y voir une quête de capital symbolique et pourquoi pas matériel dans les Universités Outre atlantique.

Dans ces conditions, reconnaît alors Jean-François Bayard, ce n'est pas péché par excès de polémique, ou de méchanceté que de voir dans la soudaine promotion des postcolonial studies [...], des choses comme une stratégie de niche de la part de chercheurs en quête d'une part de marché académique ; une manifestation de conformisme de migrant chez des universitaires français ou d'expression française expatriés aux Etats-Unis et pris par l'air du temps ou la nécessité de donner des gages idéologiques à leurs institutions d'accueil [...].

Bayart, 2010 : 37-38)

Or, la notion de « postcolonial » porte en elle-même les germes de sa propre annihilation. De fait, par son fameux duo conceptuel, sur lequel repose finalement toute la théorie, énoncé sous forme dichotomique, Centre/Périphérie, la théorie postcoloniale, dans le mouvement même de la déconstruction du Centre, entérine celui-ci en tant que tel. Et pourtant pourrait-on se demander quand un pays anciennement colonisé devient une grande puissance, voire la 1^{ère} puissance mondiale, cesse-t-il d'être un pays postcolonial ? Le postcolonial a, de ce point de vue, une géographie à reprendre. Or donc, c'est peut-être précisément là le principal point d'achoppement de cette théorie car si l'on entend le postcolonial du point de vue de Paul Gilroy, c'est-à-dire que c'est le temps de la décolonisation et des restes de celle-ci, ce serait déjà porter à leur comble les paradoxes de la représentation de la temporalité postcoloniale. *Premier de ces paradoxes* : Il n'est pas toujours sûr que les nations de la post-indépendance soient réellement sorties de la colonisation. Le temps de la post-colonisation ne serait-il pas devenu celui du néocolonialisme ? C'est cela même que dit, et de manière très explicite dès son titre, *Les Soleils des indépendances*. *Deuxième de ces paradoxes* : Les Antilles jadis colonisées, aujourd'hui départements français disent tout sauf l'indépendance ou l'émancipation alors même que c'est le Aimé Césaire du *Discours sur le colonialisme* qui est le maître d'œuvre de la « départementalisation » des Antilles françaises plutôt que de leur indépendance. Dans ces conditions, considérer la littérature de la Martinique ou de la Guadeloupe comme une littérature postcoloniale serait considérer la Martinique et la Guadeloupe comme des régions postcoloniales. Sont-ce alors des sociétés postcoloniales ou post-esclavage ? Certes, on peut, à la manière de Gyssels (2010 : 4), suggérer de les

décoloniser en « les sort(ant) de cette enclave « linguistique » [...] à faire en sorte qu'au lieu de les annexer à l'Hexagone, on les situerait dans leur vrai habitat dans leur milieu et « imaginaire » naturels que sont les Amériques », il reste qu'elles sont encore largement et par leurs propres choix rattachés à l'Hexagone. De la sorte, on peut dire avec Bessière :

L'exemplarité de la littérature postcoloniale est ici selon l'absence d'indépendance [...] Cette littérature dit des histoires d'émancipation- émancipation de l'esclavage, émancipation historique- sans que l'histoire de la Martinique et de la Guadeloupe soit en elle-même suivant des traces explicites, celle d'une lutte continue pour une telle émancipation.

Bessière (2012 : 20)

Il y a là une « archéologie fantasmée » du postcolonial (Bessière, 2012: 21) et de sa littérature qui devient, dès lors, une manière de fiction de la fiction ; celle, précisément, d'une émancipation qui n'aura jamais existé.

Conclusion

Les études postcoloniales en se situant sur l'axe de la déconstruction du discours épistémologique occidental et de la « provincialisation de l'Europe » que l'on doit à Dipesh Chakrabarty restent d'une pertinence certaine. Elles soulignent bien la violence discursive du fait colonial. Par ce biais, elles permettent de rendre compte, entre autres, des sociétés africaines de la post-indépendance et offrent un moyen de lecture de notre mondialisation actuelle. Sous le prisme de celle-ci, en effet, les Postcolonial Studies nous montrent qu'il y a désormais interpénétration des colonies et postcolonie et que comme le dit Balandier (2007 : 24) « nous sommes tous en des formes différentes en situation postcoloniale ». Le postcolonial apparaît ainsi comme faisant partie du Centre et de ses empires. En ce sens et même par le flou qu'il autorise, il reste d'actualité et d'un intérêt certain. Reste alors pour les Africains à se l'approprier ou à en sortir pour en venir au « postracial », « une fois que les figures coloniales de l'inhumain et de la différence raciale auront été abolies ». (Mbembe, 2006 : 118). On lui ôterait ainsi cette posture essentiellement européocentrique qui peut être suspecte d'autant que, par exemple, il désigne, entre autres, un temps, celui de la décolonisation qui n'aura existé, et on l'aura compris au terme de ce propos, que sur le mode du mythe, du roman, en un mot, de la fiction.

Références bibliographiques

- Achebe, C. (1978). *Le Monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine.
- Anderson, B. (2002). *L'Imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.
- Appadurai, A. (1996). *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press.
- Ashcroft, B., Griffiths, G. and Tiffin, H. (1989), *The Empire writes Back*, London/New York, Routledge.
- Ashcroft, B. (1996). On The Hyphen in Postcolonial, *New Literatures Review*, n°12, p.23-31.

- Bancel, N., Blanchard, P. et Vergès, F., (dir) (2003), *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel.
- Bancel, N. & Blanchard, P. (dir) (2006). *Culture postcoloniale 1961-2006. Traces et mémoires coloniales en France*, Paris, Autrement.
- Bayart, J-F. (2010). *Les Etudes postcoloniales : Un carnaval académique*, Paris, Karthala.
- Bessière, J. & al. (2012). *Actualité, inactualité de la notion de postcolonial*, Paris, Honoré Champion.
- Beti, M. (1974). *Rumember Ruben*, Paris, Maspéro
- Bhabha, H. (2007). *Les Lieux de la culture*, Londres/New York, Routledge, traduit de l'Anglais par Françoise Bouillot.
- Bhabha, H. (1994). *Nation and Narration*, London & New York, Routledge.
- Césaire, A. (1955). *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- Césaire, A. (1968). *Une Tempête*, Paris, Présence Africaine.
- Chakrabarty, D. (2000). *Provincialiser l'Europe : La Pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Editions Amsterdam, traduit de l'Anglais par Olivier Rachtet et Nicole Vieillecazes.
- Chrisman, L. (2006). *Nationalisme et études postcoloniales*, dans N. Lazarus (dir), *Penser le postcolonial : Une Introduction critique*, Paris, Ed. Amsterdam, traduit de l'Anglais par Jérôme Vidal.
- Fanon, F. (1952). *Peaux noires, masques blancs*, Paris, Le Seuil.
- Fanon, F. (1968), *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspéro.
- Gilroy, P. (2002) *Postcolonial Melancholia*, New York University Press.
- Gyssels, K. (2010). *Passes et impasses du comparatisme caribéen postcolonial*, Paris, Honoré Champion.
- Lazarus, N. (dir), (2006). *Penser le postcolonial : une Introduction critique*, Paris, Ed. Amsterdam, traduit de l'Anglais par Jérôme Vidal.
- Lopès, H. (2002). *Dossier classé*, Paris, Seuil.
- Mabanckou, A. (2009). *Black bazar*, Paris, Seuil.
- Mangeon, A. (dir). (2012). *Postures postcoloniales*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (2006). *Qu'est ce que la pensée postcoloniale ?*, dans *Esprit : Pour Comprendre la pensée postcoloniale*, n°330, Décembre.
- Meizoz, J. (2007). *Postures littéraires, mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine.
- Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.
- Miano, L. (2008), *Tels des astres éteints*, Paris, Plon.
- Beti, M. (1974). *Rumember Ruben*, Paris, Maspéro.
- Moura, J-M. 2007). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.
- Mouralis, B. (1984). *Littérature et développement*, Paris, Silex/ACCT.
- Mudimbe, V-Y. (1988). *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press.
- Njami, S. (1989). *African gigolo*, Paris, Seghers.

- Rushdie, S. (1991). *Imaginary Homelands: Essay and Criticism*, London, Granton in association with Penguin.
- Sartre, J-P. (1948). *L'Orphée noire*, Préface à Senghor, L S. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF.
- Smouts, M-C. (2007). *La Situation postcoloniale : Les Postcolonial Studies dans le débat français*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques.
- Spivak, G. 1988 (2006). *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Paris, Editions Amsterdam, traduit de l'Anglais par Jérôme Vidal.
- Spivak, G. (1999). *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of Vanishing Present*, Cambridge, Havard University Press.